

Un nouveau baroque

Super 8 de J.J. Abrams, États-Unis, 2011, 112 minutes

Marcel Jean

Number 153, September 2011

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/65080ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Jean, M. (2011). Review of [Un nouveau baroque / *Super 8* de J.J. Abrams, États-Unis, 2011, 112 minutes]. *24 images*, (153), 70–70.

Un nouveau baroque

par Marcel Jean


A lors qu'ils occupent leurs vacances d'été au tournage d'un film de zombies, une bande de préadolescents d'une petite ville industrielle de l'Ohio sont témoins d'un violent accident de train dont les suites viennent bouleverser l'ensemble de la communauté.

Si l'histoire racontée dans *Super 8* se déroule au cours de l'été 1979, la forme du film, elle, évoque plutôt le milieu de la décennie 1980. C'est que le plus récent opus de J.J. Abrams (*Cloverfield*) se déploie dans la profusion et le métissage des styles et des genres, à la façon des assemblages postmodernes qui dominaient le paysage cinématographique il y a 25 ans. S'agissant d'un film

(Spielberg), le résultat n'a rien de véritablement étonnant. Cette double paternité fait de *Super 8* un film foisonnant, qui tantôt flirte avec la fiction paranoïaque (le gouvernement nous cache quelque chose), tantôt prend des allures de drame sentimental (Joe aime Alice), tantôt se métamorphose carrément en film d'horreur (un monstre à l'allure indéfinie terrorise les habitants d'une ville)... Film référentiel, de surcroît, qui à certains moments rappelle autant *E.T.* et *The Goonies* que *Stand by Me*, tandis qu'à d'autres il fait penser au travail de John Carpenter ou à celui de Robert Wise.

Au cœur du récit, on trouve cette bande de jeunes occupés à réaliser des effets spé-

à part les moyens, il y a bien une différence fondamentale entre le projet des gamins et le *blockbuster* : l'innocence, la naïveté de la démarche. Les préadolescents du film abordent le tournage de leur film avec l'enthousiasme d'Ed Wood, avec une conviction et une foi naïve qui leur font croire en la toute-puissance du cinéma, qui leur permet de raconter une histoire abracadabrante sans souci de vraisemblance (en croyant, d'abord et avant tout, qu'une fois le film monté et projeté sur un écran, des jeunes de 12 ans auront l'air d'adultes). Or, c'est avec cette innocence que tentent de renouer les artisans du film. *Super 8*, c'est l'image d'une Amérique nostalgique de sa propre innocence. C'est du même coup l'illustration de l'impossibilité, pour Abrams et Spielberg, de croire que l'histoire de cette bande de jeunes puisse aujourd'hui suffire à justifier un long métrage. D'où la profusion, les changements de cap, les morceaux de bravoure et le monstre. Comme s'il y avait plusieurs films dans ce *Super 8*. D'abord l'histoire de ces jeunes, avec leurs problèmes personnels et leur psychologie : Joe a perdu sa mère dans un accident de travail, Alice vit seule avec son père alcoolique et irresponsable, Charles évolue dans l'environnement bruyant et désordonné d'une famille nombreuse, etc. Ensuite l'histoire (ou les histoires) qu'Abrams et Spielberg croient que le public veut se faire raconter : le crash du vaisseau extraterrestre à Roswell, les institutions gouvernementales qui complotent pour assurer leur pouvoir au mépris de la sécurité de la population, la destruction d'une ville, etc.

Ainsi *Super 8* s'établit sur les vestiges de la collision entre le désir de raconter cette première histoire et le doute que celle-ci suffise à intéresser les spectateurs. Ce qui nous renvoie au motif de l'accident, qui agit comme moteur du scénario tant lorsqu'il s'agit de raconter la première histoire (le décès de la mère de Joe), que quand il s'agit de passer au film d'action (la collision entre le train et la camionnette). 

États-Unis, 2011. Ré. et scé. : J.J. Abrams. Ph. : Michael Giacchino. Mont. : Maryann Brandon et Mary Jo Marrkey. Int. : Elle Fanning, Joel Courtney, Kyle Chandler, Ron Eldard. 112 minutes. Dist. : Paramount.



©PARAMOUNT PICTURES

qui carbure à la nostalgie, s'agissant surtout d'une œuvre dont les deux têtes d'affiche – Abrams et son producteur exécutif, Steven Spielberg – sont des personnalités fortes, trimbarrant d'un côté leurs obsessions thématiques (la médiation de la caméra amateur chez Abrams; la difficulté d'être père chez Spielberg) et stylistiques (l'exploitation systématique du hors champ chez Abrams; les cioux nocturnes striés de lumière chez

cioux, motivés par leur goût pour un cinéma pétaradant reposant sur l'art de l'artifice. Ces jeunes ne sont, au fond, rien d'autre qu'une version modeste des artisans du cinéma hollywoodien actuel. D'où le caractère autoréférentiel de *Super 8*, qui dès lors met en scène sa propre inspiration, sa lointaine origine. Car quelle différence y a-t-il entre le film de zombies que tournent les enfants et *Cloverfield*, sinon une question d'échelle? En fait, mis